

DE LA TUNISIE AU QUÉBEC : PARCOURS DE JEUNES IMMIGRANTS

Par Louise Tremblay

Entrevue avec Amel Mahfoudh,
étudiante au doctorat en sociologie, Université de Montréal,
et boursière de l'équipe METISS

Centre de santé et de services sociaux
de la Montagne

Centre affilié universitaire

CENTRE
DE RECHERCHE
ET DE FORMATION

Entre-vues
METISS et ses recherches en action

Être jeune et immigrer seul ou en couple, quitter son pays d'origine pour aller faire sa vie ailleurs, au Québec. C'est le projet que font de jeunes Tunisiens. Amel Mahfoudh, étudiante de troisième cycle au département de sociologie de l'Université de Montréal, a voulu connaître et comprendre ce qui poussait ces jeunes à faire ce projet à cette étape de leur vie.

Amel, qui a reçu une bourse d'études de l'équipe METISS, a interrogé en Tunisie une vingtaine de jeunes, entre 24 et 35 ans, qui se préparent à immigrer au Québec. Les entrevues des jeunes Tunisiens, encore dans le pays d'origine, permettront à la chercheuse de saisir tout ce qu'on ne peut pas saisir quand on rencontre les jeunes qui sont déjà ici. « Quand ils ne sont pas encore partis, ils ont une autre vision, dit Amel. Ils sont dans un autre contexte. Ils expriment un mélange de rêves et de réalités. »

Amel Mahfoudh a également rencontré une vingtaine de jeunes Tunisiens vivant à Montréal depuis une période de six mois à huit ans. Ces jeunes lui ont fait le récit de leur parcours depuis leur arrivée au Québec. Ils lui ont raconté leurs études, leurs choix professionnels, leurs expériences de travail, les rapports avec leur famille. La mise en parallèle de ces récits avec ceux des jeunes Tunisiens qui sont à la veille de quitter leur pays d'origine pour le Québec mettra en lumière deux visions : celle qui précède le départ et celle de l'installation.

Peu de recherches ont été faites en articulant jeunesse et immigration. « Dans la



Tunis, Tunisie, 2004 © TV5 / Claude Vittiglio

Entre-vues est une publication de l'équipe METISS qui a pour objectif de faire connaître les recherches et activités de ses membres. Elle s'adresse aux intervenants et gestionnaires du réseau de la santé et des organismes communautaires, aux chercheurs et aux étudiants intéressés par les questions liées à la pluriethnicité. Elle est disponible gratuitement sur le site Web du CSSS de la Montagne: <http://www.csssdelamontagne.qc.ca/publications/publications-du-crf/>

L'équipe FQRSC METISS (Migration et Ethnicité dans les Interventions en Santé et en Services sociaux) est hébergée au Centre de recherche et de formation du CSSS de la Montagne et compte parmi ses membres les chercheurs suivants:

Membres réguliers:

Catherine Montgomery
(dir. scientifique)
Sylvie Gravel
Vania Jimenez
Yvan Leanza
Josiane Le Gall
Marie Munoz
Marie-Jo Ouimet
Lilyane Rachédi
Guylaine Racine
Jacques Rhéaume
Ellen Rosenberg
Jean-François Saucier
Bilkis Vissandjée
Spyridoula Xenocostas

Membres collaborateurs:

Sirma Bilge
Nancy Boisvert
Normand Brodeur
Grace Chammas
Marguerite Cognet
Ghayda Hassan
Myriam Hivon
Nicole Huneault
Fasal Kanouté
Réal Lizotte
Soumya Tamouro
Louise Tremblay
Margareth Zanchetta

littérature, on lit que les jeunes veulent avoir leur autonomie, s'affranchir des parents. Le fait d'avoir migré agit comme un accélérateur du passage à la vie adulte. Est-ce la même chose pour les jeunes Tunisiens? Comment cela se met-il en place dans les rapports avec la famille, dans la façon de voir leur couple, dans leur façon d'aborder leur vie professionnelle? Comment cette migration devient-elle un vecteur de la transition vers la vie adulte? », s'interroge la chercheuse.

Beaucoup des jeunes interviewés par la chercheuse viennent au Québec pour étudier. Leur famille les soutient financièrement, puisque les frais de scolarité sont très élevés pour les étudiants étrangers. « Certains jeunes que j'ai rencontrés en Tunisie ont dû vendre un bien ou hypothéquer leur maison pour financer ce projet d'immigration. »

Les jeunes Tunisiens rencontrés travaillent dans leur pays. Ils gardent leur emploi pour maximiser leurs chances d'immigrer au Québec. « Il faut qu'ils aient un bon dossier, c'est-à-dire qu'ils aient de l'argent et de l'expérience de travail. Les jeunes doivent tenir compte de ces critères dans leur projet d'immigration. »

Au Québec, la plupart de ces jeunes veulent « vivre leur vie ». « Les jeunes que j'ai interviewés, dit Amel Mahfoudh, semblent surprotégés dans leur pays d'origine. Il y a un très grand contrôle familial et social. Ce contrôle est pire pour les filles. Tous se plaignent de ne pas vivre une vie sociale libre. Les jeunes installés ici ne veulent pas retourner dans leur pays d'origine et sentir de nouveau cette pression. »

Pour plusieurs, le seul moyen de pouvoir prendre de la distance, c'est de quitter le pays. « Vivre leur vie, c'est refuser tout ce carcan. Ainsi, la pression du mariage, à partir du début de la trentaine, se fait de plus en plus sentir. Encore plus pour les filles. Même celles qui sont ici depuis un certain nombre d'années pour les études subissent les pressions familiales pour qu'elles retournent au pays se marier », raconte Amel.

Pour plusieurs aussi, quitter le pays d'origine a une raison économique. Ces jeunes, qui ont un bagage de formation et qui sont en emploi, même précaire, veulent partir. Les années de crise ont eu d'importantes conséquences sur l'emploi des jeunes. Ces dernières années, le taux de chômage a beaucoup augmenté en Tunisie (20 % à 25 %), souligne Amel Mahfoudh. Les jeunes occupent des emplois précaires, font du travail au noir, sans avantages sociaux. Les salaires sont bas. « Ils se voient pris au piège : coincés dans leur famille jusqu'à plus de 30 ans, sans emploi. »

Mais le projet d'immigration va au-delà de l'économique, pour la chercheuse. Autre chose prime : la liberté. La liberté de choisir soi-même sa vie, de décider.

Par sa recherche, Amel Mahfoudh retrouve son histoire de départ personnelle. Elle a vécu l'immigration à cette étape de transition à la vie adulte. « Je voulais explorer cette étape de la vie. J'ai vécu en Tunisie, je me suis battue pour des choses qui me tenaient à cœur. J'ai constaté qu'il y avait un statu quo en Tunisie. Je pensais que les jeunes se battraient pour avoir leur liberté, par exemple, pour cohabiter avec leur copain, quitter leur famille pour vivre leur vie. Je croyais que les jeunes assumeraient cela socialement et vis-à-vis de la famille. Il y a de la liberté chez les jeunes. Mais il n'y a pas de revendication pour la liberté. Il n'y a plus de mouvement progressiste qui provoque l'innovation. La dictature a tué les ambitions des jeunes dans le pays. Leurs ambitions, ils les rêvent ailleurs.»

Amel Mahfoudh, dans ses entrevues, constate une différence entre filles et garçons. Ils ont des stratégies de migration différentes. Leurs rapports à la famille vis-à-vis de la migration sont aussi différents. Ainsi, les garçons font ouvertement le projet de vivre leur vie. Les filles partent davantage en catimini. Amel a rencontré une seule jeune fille qui fait le projet de partir seule. La plupart des filles font davantage le projet de partir avec leur fiancé; d'autres sont parrainées ou vont rejoindre un membre de la famille déjà installé au Québec.

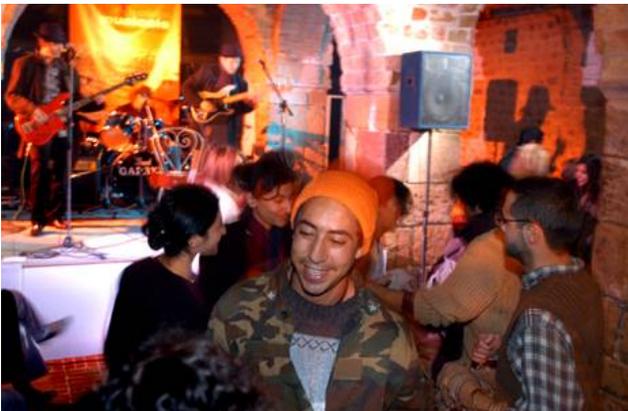
« La plupart des filles que j'ai rencontrées ici sont venues pour les études, raconte la chercheuse. Puis, elles régularisent leur situation d'immigration. Après les études, la famille veut que leur fille revienne au pays pour se marier. Les garçons n'ont pas de pression pour revenir. C'est une situation difficile à vivre pour les filles. Elles ne veulent pas retourner au pays si elles sont célibataires, car il faudrait qu'elles retournent vivre chez leurs parents. Habiter seule ne serait pas accepté, même dans la trentaine. Les filles souffrent beaucoup du contrôle parental. »

La fin des études marque une étape pour les jeunes immigrants tunisiens. « Il y a un tournant après quatre ou cinq ans au Québec, explique la chercheuse. Au-delà, tu t'installes vraiment. La pression parentale s'exerce beaucoup à ce moment-là pour le retour au pays d'origine. Ils savent bien que leur fils ou leur fille fera un meilleur salaire au Québec, ce qui défavorisera leur retour. Ceux qui sont arrivés ici et qui ont goûté au fait de gérer eux-mêmes leur vie ne veulent plus retourner dans les mêmes conditions. »

Selon Amel, les jeunes Tunisiens installés au Québec ne semblent pas vivre de choc culturel à leur arrivée. Par ailleurs, ils parlent peu des difficultés liées à leur immigration. « Ça fait partie de l'aventure. Ils n'ont pas

de famille à charge. Ils sont libres et sentent qu'ils ont du temps pour trouver un meilleur emploi et améliorer leur situation. Ils font de la colocation, sont en contact avec d'autres. Leur condition de jeune, libre, leur donne une capacité à apprécier cette période de relative précarité. »

Les jeunes immigrants de Tunisie vivent cependant les mêmes difficultés que les jeunes d'ici. Ils ont des choix à faire. À la croisée des chemins, ces choix sont difficiles à faire et à vivre. « Ils subissent de la pression pour réussir, ne savent plus quoi faire. Plusieurs vivent très mal la pression familiale. La



Concert rock, Tunis, Tunisie, 2004
© TV5 / Claude Vittiglio

Rédaction:

Louise Tremblay

Comité de publication:

Jeanne-Marie Alexandre

Andréanne Boisjoli

Annie Joseph

Catherine Montgomery

Jean Paiement

Jacques Rhéaume

Dr. Jean-François Saucier

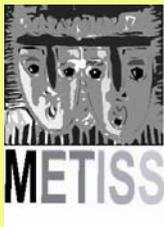
Suzanne Walsh

Spyridoula Xenocostas

Marlene Yuen

Graphisme et mise en page:

Andréanne Boisjoli



Centre de recherche et de formation, CSSS de la Montagne
1801, boul. de Maisonneuve O.
6e étage

Montréal (Qc.) H3H 1J9
514-934-0505 poste 7611
andreanne.boisjoli.cdn@ssss.ouv.qc.ca

ISSN 1923-5593 (imprimé)
ISSN 1923-5607 (en ligne)

Dépôt légal - Bibliothèque du Canada, 2011
Dépôt légal - Bibliothèque et archives nationales du Québec, 2011

© Centre de recherche et de formation, CSSS de la Montagne, 2011.
Tous droits réservés

famille veut les amener à faire des choix, les influencer, sécuriser leur avenir. Selon les parents, ils sont partis pour se stabiliser financièrement, pas pour découvrir le monde . »

Une autre difficulté : les jeunes Tunisiens vivent de la discrimination. Ils sont victimes de stéréotypes les présentant souvent comme de potentiels terroristes : jeunes Maghrébins, scolarisés, ayant vécu en Occident. Par ailleurs, le taux de chômage de ces jeunes, au Québec, est très élevé.

Amel Mahfoudh considère qu'il est important de faire connaître la réalité de ces jeunes, car d'autres pourraient se reconnaître dans ces parcours. « C'est utile de savoir quel est l'univers de ces jeunes. Cet univers est ici, mais il y a aussi un univers du pays d'origine qui est toujours présent virtuellement. Il faut en tenir compte. » ■

La thèse de doctorat d'Amel Mahfoudh est dirigée par Jacques Hamel, professeur au département de sociologie de l'Université de Montréal, et par Catherine Montgomery, chercheure METISS.



NOTE

Cette entrevue a été réalisée au mois de mai 2010. Six mois plus tard, un mouvement de révolte, mené par les jeunes, a embrasé la Tunisie. L'étincelle a été le suicide d'un jeune chômeur diplômé issu d'une région pauvre, Sidi-Bouزيد. Mohamed Bouazizi s'est immolé par le feu dans un geste de désespoir. Cet événement a suscité une vague de contestation et de colère qui s'est propagée à l'ensemble du pays. Le mouvement fut relayé par les réseaux sociaux, et plus particulièrement Facebook. Ce réseau virtuel, largement investi par les jeunes de Tunisie, a été un outil de mobilisation, de lancement d'appels à manifestation, et a permis la diffusion, en temps réel, de l'information et des images. Le tout, soutenu et relayé sur le plan international par la diaspora tunisienne à travers le monde. Un mouvement qui a réussi à faire tomber le pouvoir en place et à envoyer le dictateur Ben Ali et sa famille en exil. Cette révolte a étonné et surpris la plupart des observateurs. Amel Mahfoudh, elle-même, reconnaît que même si on sentait clairement la colère des jeunes, rien ne permettait de présager un mouvement de révolte aussi fort à court terme.